

Le Pèlerin de la Madone

Introduction

Chers amis, chers frères et sœurs,

C'est avec une grande joie que je vous souhaite la bienvenue à cette conférence consacrée au Pèlerin de la Madone.

Au fil de cette heure que nous allons partager, je vous invite à entreprendre un voyage...

Un voyage à travers le temps, mais surtout à travers l'âme d'un homme.

Un homme qui n'a laissé derrière lui ni livre, ni œuvre, ni monument, mais dont le passage sur cette terre a gravé une empreinte indélébile.

Son nom : saint Benoît-Joseph Labre.

Son chemin : celui du pèlerinage.

Sa vocation : accomplir la volonté de Dieu, coûte que coûte, dans la poussière des routes, le silence des églises et le regard des pauvres.

Nous évoquerons aujourd'hui ses onze pèlerinages à Lorette, ce sanctuaire qu'il a tant aimé, ce lieu où son cœur revenait sans cesse, comme un fils revient dans la maison de sa mère.

Mais au-delà des dates et des lieux, c'est surtout un visage que nous allons contempler : celui d'un homme simple, fragile, habité par une faim de Dieu si ardente qu'elle a consumé toute son existence.

Dans notre monde souvent pressé et distrait, le pas lent de ce pèlerin nous rappelle l'essentiel. Il nous enseigne que la sainteté n'est pas réservée à quelques héros, mais qu'elle est offerte à tous ceux qui consentent à marcher avec confiance derrière le Christ.

Alors, si vous le voulez bien...

Entrons ensemble dans l'histoire de ce frère de la route et laissons-nous toucher par l'héritage de ce pèlerin de Dieu, qui a encore tant à nous apprendre sur le chemin de la sainteté.

Dieu l'appelait à être Pèlerin

Lorette est une petite ville italienne de la province d'Ancône, perchée sur une colline dominant la mer Adriatique et le mont Conero. Cette région vallonnée est composée de hautes collines et de plaines verdoyantes qui offrent un paysage d'une grande beauté.

La ville s'est développée autour de son célèbre sanctuaire, auquel elle doit sa renommée. Depuis 1294, on y vénère la Sainte Maison de la Vierge Marie. Ce lieu sacré est, depuis des siècles, l'un des plus importants sanctuaires du monde catholique, visité par une multitude de saints, de pèlerins et de papes.

Parmi les foules innombrables de pèlerins, un visage se distingue, discret, effacé, presque invisible, et pourtant bouleversant de vérité :

Parmi les innombrables saints venus prier à la **Sainte Maison de la Madone de Lorette**, il en est un qui fut, sans aucun doute, le plus grand pèlerin de son époque : saint Benoît-Joseph Labre.

Ce pèlerin, c'est saint Benoît-Joseph Labre. Sans conteste le plus grand pèlerin de son époque, il demeure l'une des figures les plus marquantes du Pèlerinage. Il ne vient pas à Lorette pour s'y établir, mais simplement pour s'agenouiller quelques instants devant la Sainte Maison de Nazareth et confier à la Vierge Marie le chemin que Dieu trace devant lui.

Dans une lettre adressée à ses parents, datée du 31 août 1770 et écrite à Chieri, dans le Piémont, il leur confie :

" J'ai pris le chemin de Rome. Je suis bientôt à mi-chemin. Je n'ai pas marché vite, parce qu'en ce mois d'août il fait de grandes chaleurs dans le Piémont où je suis... "

Cette seconde et dernière lettre constitue un document d'une valeur exceptionnelle pour retracer les débuts de sa vie de pèlerin. On y devine les routes qu'il emprunte, les étapes qu'il franchit et les premiers jalons de cet itinéraire qui le conduira progressivement du simple vagabondage à un véritable apostolat silencieux dans les principaux sanctuaires d'Europe.

Lui, le pèlerin parmi les pauvres, fut véritablement le pèlerin de la Madone de Lorette par excellence. Durant les treize années de sa vie itinérante (1770-1783), il se rendit onze fois à Lorette pour honorer la Très Sainte Vierge.

Pauvre, il l'était assurément, et chaque année davantage encore. À ceux qui s'étonnaient de son étrange manière de vivre, il répondait avec une simplicité désarmante :

" Je fais la volonté de Dieu. "

Nous allons maintenant parcourir les différents pèlerinages qu'il accomplit vers le sanctuaire de la Madone de Lorette.

Les dates de ces pèlerinages nous sont aujourd'hui connues, à l'exception des deux premières visites à la Sainte Maison, pour lesquelles les sources demeurent incomplètes. Toutes les autres ont pu être établies grâce aux nombreux témoignages recueillis lors du procès de béatification.

Pour s'y rendre, il délaissait volontiers les grandes routes afin d'emprunter les chemins les plus difficiles. Traversant montagnes et vallées, il préférait les sentiers escarpés aux voies les plus fréquentées. Il marchait sans relâche, guidé uniquement par l'inspiration de Dieu, acceptant cette vie d'errance parce que, selon sa propre expression, *" le Maître le veut ainsi "*.

Les onze pèlerinages à Lorette

- **1er pèlerinage** : 6 novembre 1770.
- **2e pèlerinage** : août 1771.
- **3e pèlerinage** : 3 juin 1772.
- **4e pèlerinage** : entre septembre et octobre 1774.
- **5e pèlerinage** : 4 février 1776.
- **6e pèlerinage** : mars 1777.
- **7e pèlerinage** : avril 1778.
- **8e pèlerinage** : avril 1779.
- **9e pèlerinage** : mars 1781.
- **10e pèlerinage** : avril 1781.
- **11e et dernier pèlerinage** : 28 mars 1782.

Le pèlerin de la Madone

Lorsque Benoît-Joseph Labre arrive à Lorette, le 6 novembre 1770, il est totalement inconnu. Cependant, dès ses premiers séjours, sa profonde piété ne passe pas inaperçue.

Dans la basilique, il demeure de cinq à six heures à genoux, sans jamais chercher l'appui d'un banc ou d'un siège. Entièrement absorbé dans la contemplation, il reste en prière jusqu'au moment où les gardiens annoncent la fermeture du sanctuaire.

À la sortie, il ne cherche pas l'hospitalité d'une maison. Il préfère dormir sous une haie, dans le renforcement d'un mur, dans une étable ou une maison abandonnée, partout où la nuit le surprend.

Lorsque des personnes charitables l'obligent à accepter un gîte, il entre toujours le chapeau à la main et demeure debout, à quelque distance de ses bienfaiteurs. Si l'on insiste pour qu'il s'approche ou qu'il s'assoie, il s'en excuse humblement, prétextant la saleté de ses vêtements et craignant de souiller les sièges avec ses pauvres haillons. Pour lui faire plaisir, il suffisait de lui offrir le coin le plus modeste et le plus inconfortable de la maison.

Après son séjour à Lorette, nous le retrouvons à Assise le 18 novembre 1770, dans la patrie de saint François.

Le 20 novembre 1770, après avoir reçu les sacrements, Benoît-Joseph demanda son admission dans l'Archiconfrérie du Cordon de Saint-François.

Le père Joseph-Marie Temple, **(1)** religieux franciscain, lui remit le cordon, qu'il porta fidèlement jusqu'à sa mort.

Ainsi, Benoît-Joseph Labre devint cordigère de la Confrérie du Cordon de Saint-François, mais d'une manière tout à fait singulière, puisqu'il allait vivre jusqu'au bout l'idéal de pauvreté que symbolisait ce cordon.

(1) Le père Joseph-Marie Temple était né à Turin en 1737. Religieux de l'Ordre des Frères mineurs réformés (ou Observants de saint François), il entra chez les Conventuels de Turin en 1753. Ordonné prêtre à Grenoble, il fut envoyé en 1766 au couvent Saint-François d'Assise comme curé, pénitencier et maître des novices.

En septembre 1773, le pape Clément XIV le transféra avec plusieurs religieux au sanctuaire de Lorette afin de remplacer les Jésuites, récemment supprimés, au service de la pénitencerie.

En 1789, il retourna à Assise pour y exercer les mêmes fonctions. Lorsqu'il apprit les circonstances de la mort de Benoît-Joseph Labre et la réputation de sainteté qui s'attachait déjà à son nom, il n'en fut nullement surpris. Il avait pressenti qu'il serait un jour appelé à témoigner en faveur de la béatification de son pénitent.

C'est effectivement ce qui arriva : il eut la consolation de déposer personnellement au procès de béatification de Benoît-Joseph Labre.

Le père Joseph-Marie Temple mourut en odeur de sainteté le 10 février 1792, dans le couvent de son ordre à Turin, à l'âge de cinquante-cinq ans, soit neuf ans après la mort de Benoît-Joseph.

Après son séjour à Lorette, puis à Assise, qu'il quitte le dimanche 25 novembre 1770, Benoît-Joseph entreprend une marche d'une dizaine de jours pour rejoindre Rome.

Cette longue traversée de l'Ombrie et du Latium s'effectue dans une Italie centrale rude et montagneuse. En cette fin de novembre 1770, les pluies sont abondantes, les chemins détrempés et les vents d'hiver rendent la progression particulièrement pénible. Imaginons un instant ce jeune homme de vingt-deux ans, encore vêtu de la tunique et du scapulaire des novices de Sept-Fons, que les moines lui avaient laissés au moment de son départ du monastère. Il gravit les montagnes des Apennins, franchit des chemins boueux et glissants, traverse des torrents grossis par les pluies et affronte un froid déjà mordant.

Tout, dans cette marche, porte la marque de l'épreuve. Et pourtant, Benoît-Joseph avance inlassablement. Une force intérieure le soutient. La prière ne le quitte jamais. Chaque pas devient une oraison, chaque halte un temps d'abandon entre les mains de Dieu. Sans le savoir encore, il s'achemine vers la mission que la Providence lui réserve.

Il n'a d'autre protection que sa confiance absolue en Dieu. Il dort à même le sol, dans une grange, sous un porche ou à la belle étoile. On le prend pour un simple vagabond ; il est en réalité un Pèlerin pour Dieu, dont la route est déjà une ascèse et dont l'itinérance devient peu à peu une vocation.

Enfin, le 3 décembre 1770, dix jours après avoir quitté Assise, Benoît-Joseph atteint Rome. Il y arrive épuisé, trempé par les pluies, les pieds meurtris, mais le cœur profondément apaisé. Selon l'usage réservé aux pèlerins français, il est accueilli à l'hospice Saint-Louis-des-Français.

Ce premier séjour de Benoît-Joseph Labre à Rome dura environ cinq mois. Nul ne sait avec certitude ce qui habitait alors sa pensée ni quelles furent les intentions profondes de sa prière. De cette période, les sources sont peu nombreuses et demeurent discrètes. On peut toutefois supposer qu'il consacra ce temps à discerner sa vocation, méditant sur un itinéraire de vie encore incertain. Rien, à ce moment-là, n'était définitivement arrêté.

Nous savons en revanche qu'en mai 1771, Benoît-Joseph quitta la Ville éternelle. Et reprit la route, une fois encore, en direction de Lorette, entreprenant ainsi, au cours du mois de mai, son second pèlerinage vers la Sainte Maison de la Madone.

Avant d'y parvenir, il fit cependant une halte de près de trois semaines dans la ville de Fabriano. Ce séjour allait devenir l'un des épisodes les plus déterminants de son itinéraire spirituel.

La cité de Fabriano, le 13 juin 1771.

Cette date marque une étape décisive dans le cheminement spirituel de Benoît-Joseph Labre. Grâce aux témoignages recueillis lors de son procès de béatification, nous possédons un précieux éclairage sur son séjour à Fabriano et sur les entretiens qu'il eut avec le curé de la paroisse, l'abbé Mario Paggetti.

Dans sa déposition, comme dans celles de plusieurs habitants de la ville, le curé évoque avec simplicité le souvenir du jeune pèlerin :

" Dans notre cité de Fabriano, ce jeune homme n'apparaissait pas seulement comme un vagabond ou comme un homme pieux. Il rayonnait d'une humilité paisible. Tout en lui respirait la paix, la simplicité et la profondeur d'une âme entièrement abandonnée à Dieu. Sa pauvreté n'était pas subie : elle était choisie et portée avec une foi admirable. "

Au cours de ses confessions, Benoît-Joseph ouvrit son cœur à l'abbé Paggetti. Il lui confia qu'après ses tentatives infructueuses dans la vie monastique (*), une lumière nouvelle s'était progressivement imposée à lui. Dieu semblait désormais l'appeler à une vocation singulière : non plus la clôture d'un monastère, mais la vie itinérante du pèlerin.

Avec une simplicité désarmante, il résuma toute sa pensée en ces quelques mots :

" Je dois faire la volonté de Dieu. "

L'abbé Paggetti comprit que le jeune homme ne venait pas solliciter une permission, mais chercher la confirmation intérieure d'un appel déjà profondément enraciné dans son âme. Il l'encouragea à suivre fidèlement les inspirations de la grâce.

C'est ainsi qu'à Fabriano, cette vocation si particulière se précisa. Benoît-Joseph comprit que Dieu le conduisait vers une existence entièrement consacrée au pèlerinage, au dépouillement volontaire et à la confiance absolue dans la Providence.

À cet instant, la Providence achevait silencieusement une œuvre commencée depuis longtemps. Peu à peu, Benoît-Joseph renonçait à toute volonté propre pour ne rechercher que celle de Dieu. L'humilité, la prière et l'espérance n'étaient plus seulement des vertus à acquérir ; elles devenaient désormais les fondements mêmes de toute son existence.

Cet épisode nous permet de mieux comprendre les origines de la vocation si singulière de Benoît-Joseph Labre. Celle-ci ne s'est pas révélée en un instant. Elle

s'est lentement façonnée à travers les épreuves, les renoncements, la prière et les rencontres providentielles qui jalonnèrent son itinéraire.

Lorsqu'il quitte Fabriano, Benoît-Joseph n'est déjà plus un Pèlerin semblable à tant d'autres. Son chemin s'est éclairci. Sous l'action de l'Esprit-Saint, il comprend que Dieu l'appelle à devenir un pèlerin entièrement livré à sa volonté.

Il se remet donc en marche, libre de tout, afin d'accomplir, à travers les routes du monde, ce que Dieu attend de lui.

1771 sur la route de Lorette

Afin de suivre, jusqu'en 1782, le déroulement des onze pèlerinages de Benoît-Joseph Labre à la Sainte Maison, nous laisserons volontairement de côté les nombreuses aventures qu'il vécut dans d'autres sanctuaires d'Europe. Nous ne retiendrons ici que les principaux épisodes de ses 11 séjours à Lorette.

C'est donc après avoir quitté la cité de Fabriano que notre Pèlerin arrive à Lorette vers la fin du mois d'août 1771 et que nous le retrouvons pour son second pèlerinage, qui dura environ quinze jours.

À son arrivée, selon la coutume qui lui était chère, celui que les habitants de Lorette nommèrent avec affection **" Il Pellegrino della Madonna di Loreto "**

Notre Pèlerin de la Madone se hâta de solliciter auprès des prêtres du sanctuaire le secours du sacrement de la réconciliation.

Parmi eux se trouvait un jeune séminariste sacristain, Gaspard Valeri. Benoît-Joseph avait bien du mal à passer inaperçu, et beaucoup cherchaient à connaître l'identité de cet étrange pèlerin.

Pendant plusieurs jours, le jeune homme l'observa discrètement. Sa ferveur peu commune l'intriguait.

Le lendemain, n'y tenant plus, il s'approcha de lui.

— *D'où venez-vous ?*

— *" Français. "*

— *Et où habitez-vous ?*

— *" Tantôt ici, tantôt là... "*

Le séminariste poursuivit :

— *" Hier soir, je vous ai vu dormir sur les pavés du porche. "*

Pour toute réponse, Benoît-Joseph haussa doucement les épaules.

— *" Ne savez-vous pas que le froid et les courants d'air peuvent vous coûter la vie ? "*

Avec un léger sourire, il répondit simplement :

— *" Si Dieu le veut ainsi. "*

Chaque matin des jours suivants, avant même l'ouverture de la basilique, Gaspard Valeri venait saluer cet étonnant pèlerin.

À la veille de son ordination sacerdotale, il se recommanda à ses prières.

Benoît-Joseph leva les yeux vers le ciel et répondit d'une voix paisible :

" Tout ira bien. "

Quelques jours plus tard, Don Gaspard Valeri fut effectivement ordonné prêtre à Lorette.

Les réponses de Benoît-Joseph étaient brèves, presque insignifiantes en apparence. Mais son âme était entièrement tournée vers Dieu. Sa vie tout entière consistait à accomplir la volonté de Dieu ; tout le reste lui semblait secondaire.

À la fin de son séjour, il reprit la route vers la Toscane, puis vers la France et enfin vers l'Espagne.

Ses longs périples à travers la Provence et la péninsule Ibérique, entre la fin de l'année 1773 et le début de 1774, l'empêchèrent de revenir à Lorette cette année-là.

Sur les marches de la basilique naquit une véritable amitié spirituelle entre Don Gaspard Valeri et le pèlerin de la Madone. Dès lors, chaque année, le jeune prêtre se fit un devoir de veiller sur lui avec une discrète sollicitude.

Ces rencontres furent sans doute l'un des événements les plus marquants de son sacerdoce naissant. On peut même penser que Don Gaspard comprit, au contact de Benoît-Joseph, que l'Esprit Saint conduit toujours les âmes vers l'universalité de l'Église, en faisant tomber les frontières et en unissant les peuples dans une même recherche de Dieu.

Ce pèlerin français fut, en quelque sorte, un missionnaire de la Providence. Dieu l'invitait sans cesse à aller plus loin, vers d'autres routes, d'autres sanctuaires, d'autres rencontres, et Benoît-Joseph savait reconnaître cette voix intérieure qui orientait toute son existence. Son cœur, toujours plus ouvert à l'action de Dieu, le conduisit un jour à accueillir un appel qui le dérouta et l'obligea à un choix radical.

Sur les marches de la basilique comme dans le silence de l'adoration devant le Saint-Sacrement, il témoignait de son amour pour Dieu en accomplissant fidèlement sa volonté jusque dans les devoirs les plus ordinaires, et parfois les plus exigeants. Pour son Seigneur, il acceptait avec joie les fatigues du voyage, les privations et les souffrances de son corps.

À ce moment de sa vie de pèlerin, Benoît-Joseph avait compris qu'être serviteur n'était pas d'abord une fonction, mais une grâce accordée à celui que Dieu appelle. Dans la Sainte Maison de Lorette, il fit siennes les paroles que la Vierge Marie prononça lorsqu'elle reçut la visite de l'ange Gabriel :

" Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon ta parole. " (Lc 1, 38)

Les années passèrent. Toujours à pied, il parcourait les chemins d'Europe, des confins de l'Autriche jusqu'au cœur de l'Italie. Ni les sentiers escarpés, ni les longues distances, ni le froid, ni les chaleurs accablantes ne ralentissaient son ardeur. Il priait presque continuellement en marchant ; cette prière ininterrompue était la raison profonde de son existence itinérante.

Lorsqu'il revint à Lorette, en septembre 1774, pour son quatrième pèlerinage, il y demeura jusqu'à la fin du mois d'octobre. Les témoignages recueillis à cette époque se ressemblent d'une année à l'autre. Toutefois, au fil de ses nombreux voyages, sa réputation de sainteté grandissait peu à peu dans toute l'Italie.

Son portrait, dessiné puis peint discrètement par un prêtre qui l'avait confessé, contribua lui aussi à faire connaître celui que beaucoup considéraient déjà comme un homme de Dieu.

À cette époque, l'œuvre de la Sainte Maison distribuait chaque jour aux pèlerins un morceau de pain et un verre de vin. Pourtant, personne ne vit jamais Benoît-Joseph se présenter à cette distribution. À Lorette, il ne mendiait jamais et refusait presque toujours les aumônes qui lui étaient offertes.

À l'intérieur de la basilique, il demeurait de longues heures en prière, lisant, méditant et adorant le Saint-Sacrement.

C'est là, chers frères et sœurs, que réside toute l'originalité de sa vocation.

Sans appartenir à aucun ordre religieux, sans avoir prononcé de vœux dans un monastère, Benoît-Joseph devint pourtant un véritable frère itinérant. Toute son existence s'organisa autour d'un seul centre : Dieu réellement présent dans la très sainte Eucharistie.

Son itinéraire prend alors une dimension profondément prophétique. À une époque où les frontières politiques divisent les peuples, Benoît-Joseph traverse librement les royaumes sans appartenir à aucun d'eux.

Sa véritable patrie est celle de l'Eucharistie.

Là où se trouve un tabernacle, il retrouve sa maison.

Là où est célébré le saint Sacrifice de la Messe, il retrouve sa famille.

Là où le Christ demeure réellement présent, il retrouve son unique trésor.

Cette admirable liberté intérieure fait de lui un pauvre parmi les pauvres, mais aussi un homme véritablement universel.

Il ne possède rien, et pourtant il reçoit tout de Dieu.

Il ne recherche ni œuvre éclatante, ni ministère prestigieux, ni dignité particulière.

Sa mission consiste simplement à rappeler, par toute son existence, que Dieu seul suffit.

Benoît-Joseph Labre mérite véritablement ce magnifique titre de "**Page de l'Eucharistie**".

Comme le jeune page demeure constamment auprès de son roi pour le servir avec fidélité, Benoît-Joseph passa sa vie auprès du Roi des rois, caché sous les humbles apparences du pain consacré.

Toute son existence devint un service silencieux rendu à la Présence réelle.

Sa pauvreté, ses pèlerinages, ses jeûnes, ses humiliations, ses longues heures d'adoration et ses veilles ne prennent leur véritable signification qu'à la lumière de l'Eucharistie.

Le monde voyait un mendiant errant.

Dieu façonnait un adorateur.

Les hommes apercevaient un pèlerin sans demeure.

Le Ciel contemplait un veilleur du Saint-Sacrement.

Les monastères lui avaient fermé leurs portes ; le Christ, quant à lui, ouvrait devant Benoît-Joseph un sanctuaire infiniment plus vaste : celui de toutes les routes de la chrétienté, où chaque tabernacle devenait une étape de son pèlerinage d'amour.

C'est pourquoi saint Benoît-Joseph Labre demeure une figure absolument unique.

Il n'est ni un moine sans monastère ni un simple pèlerin.

Il est le pèlerin de Dieu, appelé à faire de toute son existence une procession eucharistique, de toute l'Europe un immense cloître, de chaque église une demeure et de chaque tabernacle le lieu privilégié de sa rencontre avec Celui qu'il n'a jamais cessé de chercher et de servir dans une fidélité silencieuse, comme le véritable **Page de l'Eucharistie.**

Avant, pendant et après chacun de ses pèlerinages à Lorette, la route de Benoît-Joseph était jalonnée de nombreuses étapes. Chacun de ses passages à la **Sainte Maison** lui permit de découvrir les villes et les sanctuaires de la région des Marches, notamment Macerata et Assise, mais aussi la Toscane, la Romagne et les environs de Ravenne.

Il s'arrêta notamment à Faenza, Ferrare et Brisighella, où il pria au sanctuaire de la Madone de Monticino. Les pèlerins peuvent encore aujourd'hui y contempler un tableau commémorant son passage, réalisé d'après le portrait dessiné discrètement à Lorette lors de son quatrième pèlerinage, en 1774.

L'année suivante, ses longues pérégrinations aux confins de l'Allemagne et de la Suisse ne lui permirent pas de revenir à Lorette.

Il y revint cependant deux ans plus tard, le 4 février 1776, pour son cinquième pèlerinage.

Son ami, le bon prêtre Don Gaspard Valeri, fut une nouvelle fois le témoin privilégié de sa ferveur. Pendant la célébration de la messe, il le voyait réciter les litanies de la Sainte Vierge avec un visage rayonnant et se frapper la poitrine avec une intensité qui dépassait l'entendement.

Durant tout son séjour, Benoît-Joseph continua de refuser non seulement l'aumône, mais même la nourriture que les pèlerins lui offraient avec bonté.

Un jour, quelques pèlerins, pleins d'admiration mais peu discrets, s'adressèrent au confesseur de Benoît-Joseph :

— " Mon Père, quel grand saint vous avez confessé ! C'est un autre saint Alexis !
" (2)

C'était précisément ce qu'il ne fallait pas dire.

Benoît-Joseph avait tout entendu.

Son humilité fut profondément blessée par ces paroles maladroites.

(2) Saint Alexis de Rome, que la tradition situe entre la fin du IV^e siècle et le début du V^e, demeure l'une des plus hautes figures de l'humilité chrétienne. Né dans une illustre famille romaine, il renonça, le jour même de ses noces, aux honneurs, aux richesses et aux espérances du monde pour se consacrer entièrement à Dieu. Il gagna Édesse, en Mésopotamie, où il vécut de longues années dans la pauvreté volontaire, nourri de l'aumône et absorbé dans la prière.

De retour à Rome, il demeura dix-sept années sous l'escalier de la demeure paternelle, sans être reconnu, supportant avec une patience héroïque les humiliations et le mépris, heureux de n'être connu que de Dieu seul. Après sa mort, un écrit retrouvé dans sa main révéla sa véritable identité, plongeant sa famille et toute la ville dans une profonde émotion.

Son culte se répandit rapidement dans toute la chrétienté, et son exemple de détachement, d'humilité et d'abandon à la Providence inspira, au cours des siècles, d'innombrables fidèles. À Rome, la basilique Saint-Alexis, sur la colline de l'Aventin, perpétue encore aujourd'hui le souvenir de celui que la tradition appelle avec justesse " **l'Homme de Dieu** ".

À partir de ce jour, Benoît-Joseph évita systématiquement toute rencontre avec ces pèlerins trop admiratifs. Sa force de volonté tenait du prodige. Personne ne pouvait comprendre comment un homme, épuisé par d'interminables marches à travers l'Europe, pouvait subsister avec un simple verre d'eau et quelques maigres aliments.

Don Gaspard Valeri remarqua cependant que sa santé déclinait. Il le trouvait profondément épuisé et constatait que ses jambes étaient dans un état préoccupant.

Benoît-Joseph revenait alors d'un très long pèlerinage à travers la Suisse et l'Allemagne, au cours duquel il avait notamment traversé Waldshut-Tiengen, Mariastein, Metzerlen, Coblenze, Einsiedeln et bien d'autres sanctuaires encore.

À bout de forces, notre pèlerin de la Madone de Lorette prit la décision de s'établir définitivement à Rome. Désormais, il ne quitterait plus la Ville éternelle que pour accomplir son pèlerinage annuel vers la Sainte Maison de Lorette.

La rencontre dont nous allons maintenant parler eut lieu au milieu du Carême de l'année 1778, puis se poursuivit au cours des jours suivants, sur la route de Lorette.

Benoît-Joseph quitta Rome et entreprit son septième pèlerinage vers le sanctuaire marial, parcourant à pied près de trois cent cinquante kilomètres.

Au cours de sa marche à travers l'arrière-pays, dans ces paysages de collines et de montagnes qui caractérisent l'Italie centrale, entre l'Adriatique, l'Ombrie et la Toscane, il arriva, à la tombée de la nuit, dans un petit village dont la tradition n'a malheureusement pas conservé le nom.

Il demanda humblement à une femme qu'il rencontra de lui accorder un abri pour la nuit. Touchée par sa simplicité, elle lui offrit l'hospitalité dans l'une des étables de sa ferme. À peine y était-il entré qu'il entendit des pleurs et des cris de douleur provenant de la maison voisine.

Voyant son étonnement, cette femme lui expliqua que son jeune fils était gravement malade et qu'elle craignait de le perdre.

Benoît-Joseph demanda aussitôt à voir l'enfant.

S'approchant du lit, il posa doucement la main sur sa tête et pria en silence.

À l'instant même, le petit se calma ; les douleurs cessèrent.

Avec un sourire plein de douceur, il dit à la mère bouleversée :

— *" Rassurez-vous, il ne pleurera plus. "*

L'enfant dormit paisiblement toute la nuit.

Au lever du jour, il était complètement guéri.

Remplie de reconnaissance, la mère courut jusqu'à l'étable pour remercier son mystérieux bienfaiteur.

Mais Benoît-Joseph était déjà reparti.

Comme à son habitude, il avait repris la route avant l'aube.

Deux jours auparavant, la Providence avait déjà placé sur son chemin un homme appelé à jouer un rôle important dans les dernières années de sa vie.

Il se nommait Georges Zitli.

Originaire de Perse, il avait été gouverneur de Téhéran avant d'être contraint à l'exil à la suite des bouleversements politiques qui suivirent la mort de son souverain, le shah Nader Chah, en 1747. Réfugié à Astrakhan, en Russie, il s'était converti au christianisme avant de gagner Rome, où il demanda à être reçu dans l'Église catholique.

Quelques jours auparavant, Georges Zitli revenait justement du sanctuaire de Lorette.

Près d'une auberge où il s'était arrêté pour prendre son repas, il aperçut un pèlerin appuyé contre un mur.

L'homme semblait exténué.

Pris de compassion, il l'invita à partager son repas.

Au cours de leur conversation, le pèlerin se présenta simplement :

— *" Je m'appelle Joseph d'Amettes. Je suis Français. Je demeure à Rome, je vis en pèlerin et je vais à Lorette. "*

Ces quelques mots furent presque les seules paroles qu'il prononça.

En revanche, Georges Zitli parla longuement de son pays, de son exil et de son histoire.

Lorsque leurs chemins se séparèrent, chacun poursuivit sa route : Georges retournait vers Rome, tandis que Benoît-Joseph avançait vers Lorette.

Le lendemain, Georges traversa le village où Benoît-Joseph avait passé la nuit.

Il entendit alors une femme raconter avec émotion qu'un pèlerin de passage, à qui elle avait offert l'hospitalité, avait miraculeusement obtenu la guérison de son enfant.

En décrivant les vêtements du voyageur, elle permit immédiatement à Georges Zitli de reconnaître celui avec lequel il avait partagé son repas la veille.

Trois mois plus tard, les deux hommes se retrouvèrent à Rome.

Cette seconde rencontre donna naissance à une profonde amitié.

Georges Zitli conserva jusqu'à la mort de Benoît-Joseph une immense admiration pour celui qu'il appelait encore " Joseph d'Amettes ".

Présent lors de l'ouverture du procès de béatification en 1783, il apporta son témoignage en faveur de celui qu'il considérait déjà comme un saint.

Les années suivantes, rien ne put interrompre les pèlerinages de Benoît-Joseph vers la Sainte Maison de la Madone.

Ni la fatigue, ni les intempéries, ni l'épuisement de son corps ne réussirent à suspendre ses marches habituelles.

Ainsi accomplira-t-il son huitième pèlerinage en avril 1779, puis son neuvième au printemps suivant, demeurant environ vingt-deux jours à Lorette.

Don Gaspard Valeri, profondément préoccupé par l'état de santé du pèlerin, chercha, avec l'aide de son confrère Don Angelo Verdelli, un logement qui lui éviterait de devoir gagner chaque soir une grange éloignée du sanctuaire.

Ils finirent par trouver un refuge auprès de la famille Sori, propriétaire de la Locanda della Pace — l'Auberge de la Paix.

Cette famille, profondément chrétienne, tenait également une boutique où étaient vendus des objets de piété : chapelets, crucifix, statues, médailles et autres souvenirs destinés aux pèlerins.

La boutique faisait aussi fonction d'auberge.

La famille Sori de Lorette

Lorsque Don Gaspard Valeri demanda à Gaudenzio et Barbara Sori d'accueillir Benoît-Joseph, ils acceptèrent aussitôt avec une grande générosité.

Barbara lui prépara une chambre confortable.

Mais Benoît-Joseph la trouva beaucoup trop belle pour un pauvre pèlerin.

Comprenant sa délicatesse de conscience, Barbara lui proposa un réduit situé dans la cave.

Cette humble pièce lui convenait parfaitement.

Il l'accepta avec reconnaissance.

À Lorette, Don Gaspard Valeri connu, auprès de Benoît-Joseph, les sentiments les plus contrastés.

Il éprouva parfois l'impatience devant les exigences de cette étrange vocation, si différente de tout ce qu'il avait connu jusque-là.

Mais, peu à peu, en voyant l'extrême pauvreté du pèlerin, son état de santé toujours plus préoccupant et la profondeur de sa vie intérieure, une véritable affection naquit dans son cœur.

Il s'attacha profondément à celui qu'il avait d'abord eu tant de mal à comprendre.

Au point de souffrir déjà à l'idée que les chemins de Dieu pourraient un jour les séparer.

Dans les témoignages qu'il déposera plus tard au procès de béatification, Don Gaspard évoquera ces années passées auprès de Benoît-Joseph comme les plus marquantes de son ministère sacerdotal.

Elles furent à la fois heureuses et douloureuses.

Heureuses, parce qu'il avait rencontré un homme entièrement livré à Dieu.

Douloureuses, parce qu'il voyait chaque jour s'épuiser ce corps usé par les routes de l'Europe.

L'exemple de cette liberté intérieure, de cette pauvreté volontaire et de cette fidélité absolue à la volonté divine illumina profondément sa propre vocation sacerdotale et demeura pour lui une source d'inspiration jusqu'à la fin de sa vie.

Le sacerdoce peut parfois être obscurci par le souci du " bien dire ", du " bien formuler ", du " bien parler " ou du " bien paraître ". Il risque alors de s'éloigner de sa véritable source : une foi simple et vivante en Jésus-Christ, qui a voulu venir parmi les hommes dans l'humilité et la simplicité.

La vie du prêtre est appelée à s'incarner là où Dieu le veut, dans un cœur pur, ardent, fraternel, rempli de tendresse pour les autres, mais exigeant envers lui-même.

Don Gaspard Valeri avait compris que Benoît-Joseph Labre ne connaissait d'autre règle que celle d'obéir à l'inspiration intérieure par laquelle Dieu lui manifestait sa volonté. Rien ni personne ne pouvait l'en détourner.

Il était libre de dire :

" C'est la volonté de Dieu que je dois vivre en marchant. "

À Lorette, une tradition rapporte que, lorsque le prêtre qui venait de l'entendre en confession souleva le voile du confessionnal, une lumière surnaturelle émanant du visage du pauvre pèlerin illumina toute la chapelle.

Don Valeri voyait devant lui un homme entièrement consacré à la prière et à la vie intérieure, profondément détaché des biens matériels, non parce qu'il était incapable de les posséder, mais parce qu'il avait librement renoncé à toute possession.

Ce détachement l'avait conduit à grandir sans cesse sur le chemin de la sainteté.

Lorsque la famille Sori accepta de recevoir Benoît-Joseph sous son toit, elle traversait une période financière difficile et demeurait lourdement endettée.

Pourtant, à partir de l'arrivée du pèlerin, leur commerce connut une prospérité inattendue.

Barbara Sori répétait souvent avec simplicité :

" La Providence est entrée chez nous avec lui. "

Les années passaient.

Les pèlerinages se succédaient.

Son corps s'épuisait peu à peu.

Et pourtant, plus ses forces diminuaient, plus son visage semblait rayonner d'une lumière intérieure.

En cette année 1782, il paraissait plus fatigué que jamais.

L'hiver, particulièrement rigoureux, lui avait causé de grandes souffrances, notamment lors du franchissement des cols des Apennins.

Le mercredi de l'Octave de Pâques, c'est-à-dire le 3 avril 1782, il annonça son intention de repartir dès le lendemain.

Il n'était arrivé que depuis quelques jours, et déjà il souhaitait reprendre la route.

Barbara Sori multiplia les efforts pour le convaincre de demeurer au moins jusqu'au dimanche suivant.

Mais Benoît-Joseph répondit avec douceur :

— *" C'est assez de jours pour cette fois. "*

Comme elle insistait encore, il ajouta :

— " Vous ne savez pas... J'ai besoin de partir ; il faut que je m'en aille. "

Barbara et Gaudenzio lui demandèrent alors :

— *" Resterez-vous plus longtemps chez nous l'année prochaine ? "*

Avec un sourire empreint de paix, il répondit :

— *" Si je ne reviens pas, nous nous reverrons au Paradis. "*

Le lendemain, Gaudenzio lui posa une nouvelle fois la même question.

Benoît-Joseph répéta exactement les mêmes paroles :

— *" Si je ne reviens pas, nous nous reverrons au Paradis. "*

Puis Gaudenzio lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Le pèlerin répondit qu'il souhaiterait simplement recevoir un crucifix, car celui qu'il portait sur sa poitrine s'était brisé. Gaudenzio Sori lui en remit aussitôt un autre. Benoît-Joseph manifesta alors une reconnaissance pleine de délicatesse et d'affection.

Ce même jeudi 4 avril 1782, Don Gaspard Valeri et Don Angelo Verdelli le rencontrèrent dans la basilique.

Profondément attristés par son départ si rapide, ils lui offrirent un petit sachet contenant un peu de poussière de la Sainte Maison, accompagné d'un fragment du voile de la Madone de Lorette.

En le quittant, ils lui souhaitèrent bon voyage et lui dirent :

— *" Nous vous attendons l'année prochaine. "*

Avec un sourire paisible, Benoît-Joseph répondit :

— *" Je ne le crois pas. "*

Étonnés, ils lui demandèrent :

— *" Comment ? Vous ne souhaitez plus revenir à Lorette ? "*

Il répondit simplement :

— *" Non, mon Père. Je dois aller dans ma patrie. "*

Après avoir passé toute la matinée en prière dans la basilique, il revint vers midi remercier une dernière fois la famille Sori.

Comme les années précédentes, il voulut repartir sans prendre de repas.

Don Valeri l'accompagna quelque temps sur le chemin et tenta encore de le retenir.

Mais Benoît-Joseph lui montra une lettre qu'il devait remettre à une religieuse du couvent de Montecchio.

Cette mission lui avait été confiée par son confesseur romain, l'abbé Paul Mancini.

Il prit alors la route de Macerata.

Jamais plus il ne reverrait la Sainte Maison de Lorette.

Le Carême de l'année 1783 arriva.

Comme chaque année, la famille Sori attendait avec impatience le retour du pèlerin.

Pourtant, leur petit garçon Giuseppe, âgé de cinq ans, répétait inlassablement :

— *" Benoît-Joseph ne viendra pas... Benoît-Joseph se meurt. "*

Chaque fois que ses parents évoquaient l'arrivée prochaine du pauvre pèlerin, l'enfant répondait avec la même certitude :

— *" Mon cœur me le dit : Benoît-Joseph ne viendra pas ; Benoît-Joseph se meurt. "*

Le Jeudi saint, Barbara prépara malgré tout la petite chambre qu'elle réservait habituellement à son hôte.

En la voyant faire, le petit Giuseppe déclara aussitôt :

— *" Benoît-Joseph est allé au Paradis. "*

Quelques jours plus tard, la nouvelle arriva de Rome.

Le pèlerin de la Madone était mort.

La Providence elle-même semblait vouloir manifester au monde la sainteté de son humble serviteur.

Dans les soixante-dix jours qui suivirent sa mort, trente-six guérisons miraculeuses furent déjà officiellement rapportées.

Moins de quatre mois après son décès s'ouvrait à Rome le procès canonique de sa béatification.

Le 20 mai 1860, le pape Pie IX le proclama bienheureux.

Puis en la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1881, le pape Léon XIII l'inscrivit au nombre des saints de l'Église universelle.

S'il nous reste du temps lors de la conférence j'ajouterais ceci :

Par notre baptême, chacun de nous est appelé à la sainteté.

Le Catéchisme de l'Église catholique nous rappelle que Dieu conduit certains de ses enfants par des chemins tout à fait particuliers afin de manifester la richesse infinie de son amour.

Notre société occidentale, si raffinée à bien des égards, est aujourd'hui profondément marquée par le relativisme et par des courants de pensée qui ont conduit beaucoup de nos contemporains à perdre le sens de Dieu.

Dans ce contexte, saint Benoît-Joseph Labre demeure d'une étonnante actualité.

Par son détachement radical des biens de ce monde, il rappelle à notre civilisation, souvent fascinée par la réussite matérielle et le pouvoir de l'argent, le vide d'une existence qui oublierait l'essentiel.

Ne pourrait-il pas devenir, aujourd'hui encore, un modèle pour notre temps ?

À Lorette, sur la **Piazza della Madonna**, à quelques mètres seulement de la basilique, le pèlerin peut toujours découvrir, au numéro 51, l'ancien magasin et l'auberge de la famille Sori, aujourd'hui intégrés à **l'hôtel Pellegrino e Pace**.

C'est dans cette maison que Benoît-Joseph Labre séjourna au cours des trois dernières années de ses pèlerinages à la Sainte Maison.

Sa petite chambre est toujours conservée.

On peut encore y voir une statue du saint ainsi qu'un modeste autel où les pèlerins viennent se recueillir.

À Lorette, saint Benoît-Joseph est honoré d'une manière toute particulière.

Dans la crypte de la basilique qui lui est consacrée, une petite statue le représente à genoux, absorbé dans la prière devant la Sainte Maison.

Elle rappelle le souvenir du plus illustre pèlerin de la Madone.

Plus près de nous, depuis 1978, année de l'élection de saint Jean-Paul II, est né le grand pèlerinage à pied de **Macerata à Lorette**.

Chaque année, au mois de juin, des milliers de pèlerins parcourent de nuit les vingt-six kilomètres qui séparent les deux villes à travers les collines des Marches.

Tout au long de cette marche, ils alternent la récitation du chapelet, les chants et les temps de silence.

Ce pèlerinage fut fondé par Mgr Giancarlo Vecerrica, alors professeur de sciences religieuses, devenu par la suite évêque de Fabriano-Matelica. Il souhaitait offrir à ses étudiants une marche d'action de grâce à la Madone pour la fin de l'année scolaire.

Très rapidement, cette initiative dépassa les frontières italiennes.

Aujourd'hui, des pèlerins viennent de toute l'Europe et de nombreux autres pays : France, Belgique, Espagne, Portugal, Albanie, Suisse, Allemagne et bien d'autres encore.

L'événement le plus marquant de l'histoire de ce pèlerinage fut la participation de saint Jean-Paul II à sa seizième édition, le **19 juin 1993**.

Comme tous les grands sanctuaires, Lorette connaît parfois l'agitation, le bruit et la superficialité qui accompagnent les foules.

Mais son protecteur veille.

À l'heure où cette conférence est prononcée, le quarante-huitième pèlerinage de Macerata à Lorette vient de s'achever. Son thème était cette parole de l'Évangile selon saint Jean :

" D'où me connais-tu ? " (Jn 1, 48)

Cette question, adressée autrefois par Nathanaël au Christ, rejoint aussi chacun de nous.

Elle nous invite à découvrir que Dieu nous connaît personnellement, nous appelle par notre nom et nous précède toujours sur le chemin.

Saint Benoît-Joseph Labre l'avait compris.

C'est pourquoi il marcha toute sa vie vers Dieu, jusqu'à ce que Dieu lui-même vienne à sa rencontre.

Cette route fut empruntée à de nombreuses reprises par le Pèlerin de la Madone, saint Benoît-Joseph Labre, qui, au long de sa vie, marcha inlassablement vers les grands sanctuaires mariaux, et particulièrement vers la Sainte Maison de Lorette.

Avec ce 48^e pèlerinage, c'est une ancienne tradition qui renaît : celle du pèlerinage de la " Madone de Lorette ", longtemps délaissée et qui, au fil des années, avait peu à peu perdu de sa vitalité dans un contexte marqué par la sécularisation de notre société.

Voilà, chers frères et sœurs, un épisode particulièrement évocateur de la place de Marie dans la vie du Pèlerin de la Madone. Pour Benoît-Joseph Labre, la Vierge Marie n'était pas seulement une figure de dévotion, mais une mère aimante qui conduisait son chemin vers le Christ, dans la simplicité, la pauvreté et la confiance.

Avant de conclure cette conférence, permettez-moi d'exprimer un vœu qui m'est cher. Ce serait une grande joie et une profonde grâce de voir un jour les diocèses de Cambrai et d'Arras s'associer à ce pèlerinage et participer au 49^e pèlerinage de Macerata à Lorette, l'année prochaine, afin de marcher sur les pas de saint Benoît-Joseph Labre et de renouer avec cette belle tradition mariale.

Puisse cette démarche raviver en chacun de nous le désir de marcher avec Dieu, à l'exemple du saint Pèlerin, dont toute la vie fut un pèlerinage d'amour vers le Christ, accompagné par la douce présence de la Vierge Marie.

*Conférence – Salle Saint-François de Douai, le 15 septembre 2026
Frère Alexis, fl.*

NOTES :

(*) Les scrupules : – Ce que l'on appelait autrefois les scrupules, en particulier dans la spiritualité chrétienne, peut parfois être rapproché de certains troubles anxieux ou obsessionnels décrits par la psychiatrie moderne.

Au début du XX^e siècle, le psychologue français Pierre Janet (1859-1947) employa le terme de psychasthénie (1903) pour désigner un état caractérisé par une grande fatigue psychique, un doute permanent, une difficulté à prendre des décisions et une tendance aux obsessions. Aujourd'hui, cette notion est largement abandonnée et remplacée par des classifications plus précises, notamment le trouble obsessionnel compulsif (TOC) et certains troubles anxieux.

Dans la tradition chrétienne, les scrupules désignent une inquiétude excessive concernant le péché, le salut ou la volonté de Dieu. Lorsqu'ils deviennent envahissants, ils peuvent s'apparenter à une forme de scrupulosité religieuse, reconnue aujourd'hui comme une manifestation possible d'un trouble obsessionnel.

Ils peuvent se traduire notamment par :

- une difficulté à se croire réellement pardonné, même après une confession ;
- un besoin répétitif de vérifier la rectitude de ses actes ou de ses intentions ;
- une crainte persistante d'offenser Dieu pour des fautes imaginaires ou sans gravité ;
- une tendance à l'introspection excessive ;
- des obsessions d'ordre moral ou religieux ;
- une grande fatigue psychique liée à ces préoccupations permanentes ;
- une difficulté à agir sereinement par peur de mal faire.

Plusieurs saints ont connu de telles épreuves intérieures, notamment saint Benoît-Joseph Labre, sainte Thérèse de Lisieux dans sa jeunesse, saint Alphonse de Liguori et bien d'autres encore. Toutefois, il convient d'éviter tout diagnostic rétrospectif. Les témoignages permettent seulement de constater qu'ils ont traversé des périodes de scrupules particulièrement éprouvantes.

Chez eux, cette fragilité n'a pas constitué le dernier mot de leur existence. Accueillie dans la foi, accompagnée par des directeurs spirituels avisés et soutenue par la grâce, elle est devenue un chemin de purification intérieure et de confiance toujours plus profonde en la miséricorde de Dieu.

Pendant des siècles, les directeurs spirituels ont parlé des scrupules avant même que la psychologie et la psychiatrie ne développent leur propre vocabulaire. Ils observaient des personnes profondément croyantes qui souffraient d'une peur excessive de mal faire, d'offenser Dieu ou de ne jamais être suffisamment en règle avec leur conscience.

Aujourd'hui, les psychiatres utilisent un langage différent, mais les deux approches ne se recouvrent pas totalement :

- la théologie spirituelle s'intéresse à la vie de la conscience, à la liberté intérieure et au cheminement de la personne devant Dieu ;
- la psychiatrie décrit des mécanismes psychiques, sans porter de jugement sur la vie spirituelle.

Nous ne pouvons pas poser un diagnostic médical sur une personne du XVIII^e siècle. En revanche, il est tout à fait légitime d'écrire que certains de ses comportements évoquent ce que la psychiatrie moderne appelle aujourd'hui la scrupulosité religieuse, tout en rappelant que les témoignages doivent être interprétés avec prudence.